

sible que nous ne nous revoyons plus... Promettez-moi qu'avant de quitter le rancho, vous viendrez prendre congé de moi!... j'ai quelques pièces d'or qui ne me servent à rien... je vous les donnerai...

— De l'or, à moi, Senorita?... et pourquoi?

— Parce qu'il me semble, Grandjean, que vous m'avez cherchée ce matin avec de bonnes intentions et le désir de me rendre un service... Mais j'aperçois votre maîtresse qui se dirige de notre côté, peut-être seriez-vous fâché qu'elle nous vît ensemble. A revoir, mon ami!

Antonia prit une main du Canadien dans les siennes, et le regardant avec une expression d'angélique bonté et de douce tristesse :

— Vous êtes bon, Grandjean, lui dit-elle, si vous aviez trouvé un cœur aimant qui se fût dévoué à votre bonheur, votre existence n'aurait pas été la même... A revoir, mon ami; n'oubliez point, je vous le répète, que vous aurez à prendre congé de moi avant votre départ!... A revoir!...

Au contact de la petite main satinée et délicate qui s'appuyait confiante et moite sur sa peau rude comme l'épiderme d'un requin et hâlée comme un fragment de lave, le géant avait tressailli; une émotion inconnue, et qui n'avait rien de terrestre, avait versé en même temps de la glace et du feu dans ses veines.

Les paroles d'Antonia changèrent cette émotion indécise en un véritable et pur élan de tendresse; quand la jeune fille se tut, deux grosses larmes couraient le long des cils épais du Canadien.

— Senorita Antonia, s'écria-t-il en s'efforçant d'affermir sa voix, méfiez-vous de ma maîtresse. C'est une... Le mot m'échappe. Ça ne fait rien, méfiez-vous d'elle. J'ai idée qu'elle ne vous veut rien de bien.

Antonia s'en allait.

— Que je sois marié vingt fois avant de mourir! si je comprends quelque chose à ce qui vient de m'arriver! se disait le géant tout en s'éloignant à grands pas. Que signifie cet éblouissement?... C'est d'être à jeun... Bah! vraiment! comme si mon estomac n'était pas habitué aux plus excessives privations!... Alors, c'est que j'aurai trop mangé à souper hier soir... Non, ce n'est pas cela, puisque j'ai parfaitement dormi toute la nuit... et puis manger ne m'a jamais fait que du plaisir et du bien... excessivement de plaisir et beaucoup de bien! Le malaise que j'ai ressenti devait avoir une

autre cause. Je ne me rappelle pas avoir éprouvé chose pareille depuis que j'ai l'âge de raison. Ah! si, une fois qu'en me baignant dans la mer, je mis le pied sur une torpille...

La voix claire et un peu impérieuse de miss Mary arracha le géant à ses pensées.

— Master Grandjean, disait l'Américaine, j'ai à vous parler.

Le Canadien s'arrêta comme à contre cœur.

— Pour affaire de service? demanda-t-il.

— Qu'entendez-vous par ces mots, master Grandjean?

— J'entends par là, Miss Mary, aller seller les chevaux, couper un arbre, abattre un chevreuil, allumer un brasier ou rifler un Peau-Rouge.

— Non, Grandjean, il ne s'agit d'aucune des choses que vous venez de mentionner.

— En ce cas, Miss, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Et le géant reprit sa course et rentra dans ses réflexions sans se préoccuper en aucune façon de la colère de sa maîtresse.

— Tiens, se disait-il, mais il est possible que les femmes ressemblent aux torpilles, que leur contact vous produise une commotion soudaine et désagréable!... Qui sait si ce n'est pas Antonia qui, en me touchant la main, m'a valu cet étrange éblouissement!... Pourtant non, car j'ai déjà aidé maintes fois miss Mary à s'asseoir sur son cheval, et cela ne m'a jamais causé aucun accident...

Oh! décidément, elle ne me plaît pas du tout, l'Américaine, quelle différence entre elle et Antonia! quelle brave fille, celle-là! C'est fâcheux qu'elle ne soit pas née à Villequier; je l'aurais volontiers aimée! Et puis, si elle était Normande, elle serait moins fluette, plus forte, plus grande, plus jolie! Quelle drôle de chose que l'habitude!... comme on se fait à tout!... A force de voir Antonia, j'en suis arrivé à ne pas la trouver trop laide... Ma foi, je crois même qu'elle me paraît jolie! Oui, décidément elle a un cœur d'or! Elle est la première personne qui se soit aperçue qu'il y avait du bon en moi, et franchement, au fond, je ne suis pas méchant!... Si miss Mary s'obstine à vouloir la contrarier, eh bien! je...

Grandjean mit un temps d'arrêt dans son monologue, et haussant les épaules d'un air de pitié :

— Sot animal que je suis, reprit-il, est-ce que toutes ces choses-là me regardent! L'essentiel

pour moi, c'est de gagner de l'argent et de tenir mes engagements. Par exemple, j'ai prévenu miss Mary que je n'agirai qu'à la condition que je serai payé à l'avance, au comptant et en espèces sonnantes. Quant à Antonia, c'est une femme, n'est-ce pas? Oui, alors, à quoi bon m'occuper d'elle? Tout ce que je puis dire en sa faveur, c'est que dans ses accès de folie elle est généreuse et douce, et qu'elle ne se livre pas à de trop violents emportements.

Au moment où Grandjean sortait du jardin, miss Mary se présentait devant Antonia. Les deux rivales, au lieu de s'adresser tout de suite la parole, échangèrent d'abord entre elles un long regard. Elles comprenaient que le résultat de cet entretien devait être d'un grand poids dans leur destinée, peut-être bien changer toute leur existence.

On eût dit, à les voir, deux duellistes qui, arrivés sur le terrain, s'étudiaient mutuellement avant d'entamer l'action; miss Mary ressemblait à un spadassin; Antonia à une victime!

V.

LES DEUX LETTRES.

A quelques pas de l'endroit où les deux jeunes filles s'étaient rencontrées, se trouvait un banc de gazon; l'Américaine le désigna du geste à sa rivale.

— Notre conversation sera peut-être longue, lui dit-elle; asseyons-nous.

Antonia obéit machinalement à cette invitation, et miss Mary, s'étant placée près d'elle, reprit la parole.

— Senorita, lui dit-elle, vous avez parfaitement le droit de vous refuser à répondre à mes questions, mais soyez persuadée que votre silence serait nuisible à vos intérêts! J'ai sur vous un grand avantage: celui de savoir ce que je veux, tandis que vous, vous ignorez quelles sont mes intentions!... La lutte, si lutte il y a, ne serait donc pas égale! Croyez-moi, Antonia, le parti le plus sage et le plus avantageux que vous ayez à prendre, c'est de vous confier à ma générosité.

Après ce préambule, moitié menaçant, moitié doux, l'Américaine fit une légère pause; Antonia en profita pour répondre :

— Dona Maria, dit-elle, épargnez-moi toutes ces précautions inutiles, tous ces discours superflus, et allez droit au but!... Quel malheur

ou quel sacrifice avez-vous à m'annoncer ou à me demander?

— Vous vous méprenez totalement sur mes intentions, Antonia... je n'ai que votre bonheur en vue... pourvu toutefois, je vous le répète, que je vous trouve raisonnable...

— Ainsi, Senorita, c'est uniquement le désir de me rendre service, qui vous a fait abandonner votre famille et entreprendre un long voyage?... En vérité, il faut, pour me raconter de pareilles choses, que vous ayez une bien triste opinion de mon bon sens et de mon jugement!... Expliquez-vous hardiment et sans crainte, dona Maria!... Si mon esprit est faible, ma confiance en Dieu est grande!...

Soit qu'elle tint compte de la recommandation de sa rivale, soit plutôt qu'il entrât dans son plan de brusquer l'attaque, l'Américaine laissa de côté ses hypocrites protestations de bienveillance pour passer à l'action.

— Y a-t-il longtemps que vous avez reçu des nouvelles du comte d'Ambron? demanda-t-elle lentement et en regardant fixement sa rivale.

L'Américaine fut déçue dans son attente; nulle trace d'émotion n'apparut sur le délicieux visage de la jeune fille, et ce fut d'une voix très calme et qui marquait une évidente indifférence qu'elle répondit :

— C'est aujourd'hui la première fois que j'entends ce nom, Senora Maria, je ne connais pas le comte d'Ambron!...

— Vous ne savez pas qui est le comte d'Ambron?

— Je présume, d'après ce que j'ai lu dans des livres où il est raconté des histoires d'Europe, que ce comte doit être un grand seigneur, mais son nom, je vous le répète, m'est complètement étranger.

— Ah! vous avez raison, j'oubliais que, quand le comte voyage, il prend un simple prénom. C'est donc de don Luis que je veux parler.

Au nom de don Luis, un nuage de pourpre était monté aux joues d'Antonia, et une joie immense avait brillé dans ses yeux.

— Don Luis, répéta-t-elle d'une voix dont l'accent chastement passionné ne saurait se rendre, vous connaissez don Luis, Senora? Oh! alors je ne vous crains plus, vous ne sauriez être méchante! Pardonnez-moi, je vous en conjure, mes soupçons. Je l'avoue, mes pressentiments étaient faux, ou plutôt, je confondais la joie avec la douleur.

L'élan d'Antonia avait été trop spontané.

trop entier, pour qu'on pût l'interpréter de deux façons différentes. Il décelait, sinon un amour profond, du moins une bien vive tendresse de la part de la jeune fille pour le comte. L'Américaine était pâle comme une morte ; toute sa vie semblait s'être réfugiée dans son regard, qui resplendissait d'un sauvage éclat.

Mais bientôt la mobile et adorable physionomie d'Antonia changea d'expression ; son front se chargea de tristesse, sa bouche cessa de sourire, ses yeux inondés de langueur prirent une sombre fixité, et sa voix, quand elle se fit entendre, jeta, au lieu des notes perlées qui lui étaient habituelles, des paroles brèves et saccadées.

— Ce n'est pas don Luis qui vous a envoyée près de moi, Senora, s'écria-t-elle. Vous vous êtes même rendue ici à son insu... et cela parce que vous êtes jalouse...

Pendant quelques instants, la stupéfaction fit place, chez l'Américaine, à la colère ; la métamorphose qui venait de s'opérer dans Antonia lui montrait sa rivale sous un aspect tout nouveau et qu'elle n'avait jamais soupçonné. Ce n'était plus la jeune fille résignée et soumise, l'enfant candide, craintive et ignorante qu'elle avait vue la veille, c'était la femme avec toute l'ardeur, toutes les perspicacités, toutes les flammes de la passion !...

L'étonnement de miss Mary n'échappa pas à Antonia.

— Mon langage vous surprend, Senora, continua-t-elle, et je le conçois. Les renseignements que vous avez dû prendre sur moi vous ont peint une espèce de campagnarde sotte et crédule, passant son temps à dormir et à chasser, n'ayant en fait d'amis que de farouches et grossiers Indiens et ne sachant rien des choses de la vie ! J'ai pu être telle, en effet ; mais depuis quatre mois, une révolution complète s'est faite en moi !... C'est sans doute la honte que j'ai éprouvée en m'apercevant à la fin de mon ignorance, qui en a été la cause !... J'ai, depuis lors, beaucoup réfléchi !... Aujourd'hui, mes yeux voient la lumière, la réalité apparaît à mon esprit !... Que voulez-vous de moi, Senora ?... Parlez !... Je crois que je saurai vous comprendre !...

Un long et solennel silence suivit ces paroles d'Antonia ; cette fois le combat était sérieusement engagé.

— Je suis loin de me plaindre de ce changement, dit enfin miss Mary ; il me rend toute ma

force, que votre faiblesse présumée paralyse !... Antonia, mon cœur est tout au comte d'Ambron, et c'est son amour que je viens vous disputer ! Ne m'interrompez pas !... j'ai peu de mots à ajouter... Je sais que M. d'Ambron, conseillé par l'ennui, sollicité par l'oisiveté, a paru s'occuper de vous lors de son séjour à la Ventana... Ces prétendus hommages que, dans votre crédule inexpérience, vous avez pris au sérieux, ont exalté votre petite vanité et vous ont tourné la tête ! Vous vous êtes laissée aller à des rêves extravagants, insensés ! Antonia, voici l'heure du réveil ! abandonnez vos chimériques et irréalisables espérances, et ma généreuse amitié vous dédommagera amplement de votre sacrifice... Je suis riche, je me chargerai de votre sort... je vous marierai à un caballero !... Si jamais le malheur vous atteignait, ma bourse vous serait toujours ouverte ! Je ne vous abandonnerai jamais !... Ne m'interrompez pas, vous dis-je, je n'ai point encore achevé ! Maintenant, si un misérable amour-propre l'emportait sur votre raison, si vous aviez la pensée de me résister, oh ! alors, Antonia, prenez garde à vous... Avec de l'or et de la volonté, on brise tous les obstacles, vous seriez perdue, car, je vous le répète, je suis riche, et je ne reculerai devant aucune extrémité !... Du reste, remarquez, Antonia, que ce que je veux bien qualifier de sacrifice, pour avoir le droit de vous récompenser, n'en est pas un !... Votre présomption ne va sans doute pas jusqu'à croire que le comte d'Ambron vous donnera son nom... Antonia, il faut qu'avant une semaine vous ayez quitté le rancho !...

— Don Luis va donc venir, que vous avez si peur ! s'écria la jeune fille avec une joie qu'elle ne chercha pas à cacher. Rassurez-vous, Senora. J'ignorais que don Luis fût un grand seigneur ; mais l'espoir d'unir mon sort au sien n'a pris et ne prendra jamais place dans mes rêves ! Vous exprimer mon affection pour don Luis, je ne le saurais ! Il me semble que j'étais née pour être sa sœur. Mon seul désir est de le savoir heureux. Aussi la joie que vous venez de me causer en m'apprenant qu'il appartient à une illustre famille, est immense, car il paraît qu'en Europe, les grands seigneurs sont les élus de la fortune ; du moins, ai-je lu cela dans mes livres !... Maintenant, si par un bonheur que votre démarche me fait presque espérer, don Luis arrivait au rancho, je ne vous cache pas que je ferai tous mes efforts, s'il vous aime, pour l'éloi-

ner de vous... et cela, Senora, non parce que je suis jalouse de vous, mais parce que je vous crois méchante, et que je suis persuadée que, malgré votre fortune, don Luis serait malheureux avec vous !...

— Ainsi vous refusez mes offres, Antonia ?

— Vos offres, Senora ? mais je ne les ai pas même discutées ! répondit la jeune fille avec une fierté tellement naturelle et aisée, s'il est permis de parler ainsi, qu'une princesse du sang du siècle de Louis XIV ne l'aurait point désavouée.

L'Américaine demeura pendant quelques minutes sans reprendre la conversation. Elle cherchait en vain à se rendre compte de la résistance d'Antonia et de ses volontés, et à deviner quelles étaient ses espérances secrètes et cachées. Elle ne pouvait admettre son désintéressement, et cependant, malgré elle, elle était convaincue de la sincérité de sa rivale.

En ce moment, le bruit du galop d'un cheval lancé à fond de train, attira l'attention des deux jeunes filles ; miss Mary tressaillit.

— Serait-il trop tard ? murmura-t-elle. Oh ! maudite soit l'indécision qui nous a fait perdre un temps si précieux à Guaymas !

Miss Mary se leva avec agitation de dessus le banc de gazon.

— Oh ! ce n'est pas lui, Senora, dit tranquillement Antonia. C'est sans doute quelque voyageur égaré pendant la nuit dernière, qui vient demander l'hospitalité au rancho. Permettez que j'aille le recevoir.

Antonia allait partir, lorsque la vue du Canadien, qui s'avançait vers elle à grandes enjambées, la retint à sa place. Quelques secondes plus tard, Grandjean se présentait devant les deux jeunes filles, et tendait à l'Américaine une lettre de proportion énorme.

— Qu'est ceci, master Grandjean ?

— Un paquet à votre adressé, arrivé hier à Guaymas, une demi-heure après notre départ, et que votre hôtesse vous a expédié tout de suite, espérant que l'on vous rejoindrait en route. Si le courrier chargé de cette lettre est en retard, c'est qu'il s'est d'abord rendu au rancho de Buenavista, où il croyait vous trouver. Son cheval est à moitié mort de fatigue ; c'est vraiment pitié d'abimer ainsi de braves animaux pour porter, quoi ? d'insignifiantes feuilles de papier.

Pendant que le Canadien formulait ainsi son indignation, miss Mary avait décacheté la lettre et en prenait connaissance.

— Voici pour vous, master Grandjean, dit-elle en passant au Canadien un billet.

— De Villequier ! s'écria le géant avec une joyeuse émotion. Les pays ne m'oublient pas. Voyons ce qu'ils disent.

Et il brisa maladroitement le cachet.

Grandjean commençait sa lecture, lorsque miss Mary achevait la sienne ; deux exclamations, poussées, la première par le géant, la seconde par l'Américaine, retentirent en même temps.

La lettre adressée au Canadien débutait par ces mots :

« Cher et généreux cousin, reviens vite, vite parmi nous, et apporte beaucoup d'argent !... La place d'adjoint au maire est vacante ! On t'attend pour te la donner, etc. »

Les premières lignes de la missive reçue par l'Américaine disaient :

« Chère et honorée demoiselle et fille, défiez-vous des farines et surveillez les cuirs. La farine a baissé d'un dollar sur la place de San-Francisco, et les cuirs ont monté de quatre cents, etc. »

« *Post-scriptum.* Je vous expédie cette lettre par un navire que le comte d'Ambron a frété pour lui seul, et sur lequel il se rend à Guaymas. »

« Décidément ce gentleman est fort riche. Si vous le rencontrez, soyez aimable avec lui. Mon digne et excellent ami Wiseman, est mort avant-hier chez moi, dans mes bras, à la suite d'une indisposition subite. Je reste chargé de sa succession. Ce Wiseman était une brute qui buvait trop de brandy. C'est un grand chagrin pour mon cœur que la mort de ce digne homme. Si vous avez besoin d'argent, vous pourrez tirer à dix jours de vue sur moi, j'ai des fonds disponibles. »

« Je vous salue, ma fille, et vous souhaite une bonne santé. Surtout, surveillez bien les cuirs. »

« Votre père. »

« SHARP and Co. »

Pendant que l'Américaine et le Canadien prenaient connaissance des lettres qu'ils venaient de recevoir, Antonia s'était éloignée.

— Adjoint du maire de Villequier ! dit Grandjean sans achever sa lecture, oh ! ce serait trop de bonheur, l'hésitation ne m'est plus permise ; je dois partir !... Partir, mais je suis fou ; hélas ! il me faut renoncer à ce beau rêve ! Je ne

possède que quelques piastres, à peine de quoi payer mon passage, et mon cousin me prévient que j'ai à apporter beaucoup d'argent. Il a raison, on ne peut nommer adjoint au maire un gueux ou un vagabond ! Ah ! je donnerais ma main droite pour posséder de la fortune . . .

— Le comte d'Ambron au rancho de la Ventana ! murmurait de son côté miss Mary avec accablement, ah ! je suis perdue ! . . . mais qui sait ? . . . Quelque vive que soit son impatience de revoir l'irrésistible et séduisante Antonia, le comte n'aura sans doute pas pu partir de Guaymas . . . Il lui aura fallu acheter un cheval . . . chercher un domestique . . . Non . . . rien n'est encore désespéré . . . il me reste vingt-quatre heures pour agir . . .

Miss Mary se retourna vers le Canadien, et, d'une voix rapide :

— Master Grandjean, lui dit-elle, voulez-vous gagner une fortune ?

— By God ! . . . si je le veux ! . . . Jamais je ne l'ai souhaité autant qu'à présent.

— Cela ne dépend que de vous !

— Alors je suis riche . . . Que faut-il faire ?

— Obéir aveuglement à mes ordres !

— Quels qu'ils soient, si vous me payez comptant, ou pourvu même que vous me donniez de sérieuses garanties, j'y obéirai ! . . .

— Quels qu'ils soient, master Grandjean ? répéta miss Mary, en soulignant chaque mot de cette phrase.

— Oui, dussé-je plus tard m'en repentir ! Adjoint du maire de Villequier ! . . . Excepté le señor Joaquín Dick, il n'y a personne au monde que sur un signe de vous, Miss Mary, je ne sois disposé, en ce moment-ci, à rifler.

— Bien, master Grandjean. Suivez-moi.

L'Américaine et le Canadien s'éloignèrent ensemble dans une direction opposée à celle du rancho : ils craignaient des oreilles curieuses ou indiscrettes.

VI.

LE RETIRO.

Antonia causait avec Panocha devant la porte du rancho, lorsqu'elle aperçut miss Mary et Grandjean, qui se dirigeaient vers l'habitation ; ils marchaient fort vite. Leur absence, et, par conséquent, leur entretien n'avaient pas duré plus d'une demi-heure.

Panocha, quoiqu'il portât son costume de

travail, une veste déchirée et un pantalon de cuir tout usé, resta impassible et ne parut nullement songer à s'éloigner ; il fallait qu'il eût bien complètement renoncé à l'espoir de plaire à l'Américaine, pour qu'il consentît à se laisser voir dans ce qu'il appelait son négligé de campagne ; seulement il tira de la poche de sa veste et alluma tout aussitôt un énorme cigare de la Havane, qu'il gardait soigneusement pour les occasions solennelles et d'apparat. Don Andrés n'avait certes plus aucune prétention sur le cœur de miss Mary, mais il tenait à bien constater sa haute position sociale ; tout le monde n'a pas l'honneur d'être né hidalgo.

— Señorita, dit miss Mary en s'adressant avec une légère inclination de tête à Antonia, il me reste à vous remercier de votre hospitalité . . . je pars ! . . .

— Vous partez ? répéta la jeune fille avec une satisfaction involontaire et mêlée de doute ; mais c'est impossible !

— Pourquoi donc ? Le but de mon voyage est maintenant rempli. Je voulais vous voir, je vous ai vue ; j'avais besoin de vous parler, je vous ai parlé. Quel autre motif aurais-je pour vous imposer plus long-temps l'ennui et l'embaras de ma présence ? Aucun, car vous ne vous imaginez pas, du moins je l'espère, que je m'abaisserai jusqu'aux prières pour vous faire accepter mes bienfaits. Votre refus insensé, vos accusations outrageantes ont rendu désormais toutes autres relations impossibles entre nous. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter. Si un malheur arrive, ne l'attribuez pas à ma fierté blessée, mais bien à votre orgueilleuse présomption.

Le vrai sens de ces paroles échappait en partie à Panocha, qui ignorait l'entretien qu'avaient eu les jeunes filles ensemble, mais l'arrogance de ce langage le froissa, et, voyant que sa maîtresse gardait le silence, il crut devoir lui venir en aide.

— Señorita dona Maria, s'écria-t-il, tout en gesticulant avec une extrême vivacité, je sais trop bien quels sont les devoirs d'un caballero pour songer un seul instant à menacer une femme ; toutefois il m'est permis de vous donner un conseil. Eh bien ! croyez-moi, Señorita, n'essayez jamais de nuire à la bien-aimée maîtresse du rancho de la Ventana . . . elle a des amis et des serviteurs qui, tous, depuis le premier jusqu'au dernier, se feraient tuer pour elle ! . . . Malheur à qui essaierait de troubler sa tranquillité !

— N'est-ce point vous que j'ai pris hier soir pour un danseur de corde ? lui demanda-t-elle froidement.

— Oui, Señorita, moi-même, répondit Panocha dont le visage se couvrit d'une teinte jaune safran, signe qui chez lui denotait le dernier degré de l'émotion, mais j'ai compris plus tard votre erreur ; elle provenait de ce que mon costume n'était pas complet ; il me manquait ceci.

Panocha désigna du doigt un long couteau passé à sa ceinture.

— Oh ! ce n'est point là une fausse lame qui rentre dans le manche et dont la pointe s'appuie sur la chair sans y laisser de traces, poursuivit le Mexicain en s'animant de plus en plus au cruel souvenir que l'Américaine achevait d'évoquer, un de ces jouets comme j'en ai vu, en effet, à Guaymas, entre les mains des maromeros, (ou saltimbanques) ambulants. C'est un acier finement trempé, et dont la piqure est mortelle ; un acier qui, il n'y a pas long-temps encore de cela, jetait, sanglant et inanimé sur le sol, un redoutable adversaire, un caballero vainqueur déjà de six ours gris, et qui avait eu la malencontreuse inspiration d'insulter dona Antonia. Je vous le répète, Señorita, laissez notre maîtresse en paix.

— Quoi ! s'écria miss Mary, c'est vous qui êtes l'assassin du marquis de Hallay ? Osez-vous donc vous vanter d'un tel crime ?

— Le marquis de Hallay ! répéta Panocha dont le visage contracté par une colère concentrée refléta soudain l'expression d'une joie radieuse et immense, ce don Enrique est un marquis ! . . . Quelle gloire pour moi, mon Dieu ! . . .

L'arrivée de Grandjean, conduisant après lui par la bride le cheval de miss Mary, coupa court aux déclamations du Mexicain.

— Señorita, dit l'Américaine, l'intention que vous avez manifestée de ne rien accepter pour le séjour que j'ai fait au rancho, ne peut se concilier avec ma juste fierté. Je ne veux point vous laisser le droit de me reprocher plus tard d'avoir mangé à votre table le pain et le sel de l'hospitalité. Que vous dois-je ?

Il serait impossible de rendre le magnifique mouvement de fierté naturelle et innée, s'il est permis de parler ainsi, par lequel Antonia accueillit cette injure foncièrement américaine ; il exprimait ce suprême dedit qui atteint jusqu'à la pitié sincère.

— Eh bien ! Señorita, j'attends, reprit miss

Mary qui, se sentant gênée par l'éloquent silence de sa rivale, voulut y mettre un terme.

— Señorita, répondit doucement Antonia, les bruits des villes arrivent si affaiblis ici par la distance, qu'ils sont pour nous plutôt des murmures que des leçons ; aussi n'essayons-nous pas de les comprendre, nous nous guidons seulement d'après nos impressions intimes ; or, le premier sentiment qu'éveille dans le cœur de l'homme la vue du désert, c'est celui de la charité. Le spectacle de nos imposantes et terribles solitudes nous donne, avec la conscience de notre faiblesse, le respect de l'hospitalité. Si votre amour-propre s'irrite à la pensée que j'aie été assez heureuse pour vous rendre un insignifiant service qui, à mes yeux, n'était qu'un devoir sacré, eh bien ! quand vous serez de retour dans vos opulentes cités, vous offrirez en mon nom l'obole de l'aumône à quelques malheureux affamés, et ce sera moi qui vous devrai de la reconnaissance.

L'Américaine ne répondit pas ; mais, tirant quelques piastres de sa bourse, elle les présenta à Panocha en lui disant :

— Prenez ceci pour vous, Señor.

Le Mexicain bondit d'indignation et se livra à une nouvelle pantomime des plus extravagantes, et qui, selon lui, devait marquer une délicatesse cruellement blessée.

— Vous me refusez, Señor ? insista froidement l'Américaine.

— Si je vous refuse, dites-vous, Señorita ? c'est à-dire que je suis outré !

Panocha prit alors vivement les piastres que lui offrait miss Mary, les glissa dans une de ses poches, et s'écria avec une violence croissante :

— Je distriburai cet argent aux pions du rancho, mais je n'oublierai jamais l'offense que vous venez de me faire. Non, jamais . . .

Après cette déclaration pleine de fermeté et de noblesse, l'hidalgo s'éloigna d'un pas à la fois digne et rapide, il craignait que l'Américaine ne revint sur sa détermination.

Miss Mary était montée à cheval.

— Adieu, Señorita Antonia, dit-elle. Puis, se ravisant, elle ajouta avec un singulier sourire : Au revoir !

Et, frappant d'un coup de cravache la croupe de sa monture, elle la mit au galop.

Ce ne fut qu'après avoir perdu l'Américaine de vue, qu'Antonia, sortant d'une méditation

profonde, remarqua que le Canadien était resté.

— Quoi ! Grandjean, lui dit-elle, tu as laissé partir ta maîtresse toute seule ?

— Miss Mary n'est plus ma maîtresse.

— Comment ?

— Elle m'a remercié et payé mes gages. Nous ne nous devons plus rien l'un à l'autre.

— Mais tu ne peux la laisser exposée aux dangers de la route... Il faut courir après elle.

— Puisqu'elle ne me paie plus.

— Je te paierai, moi !

— Bah ! ne vous occupez pas d'elle... Les Américaines ont l'habitude des voyages... Elles se trouvent aussi bien à leur aise sur les grands chemins que dans un salon !...

Antonia regarda fixément le géant.

— Pourquoi baisses-tu ainsi les yeux devant moi, Grandjean ? lui demanda-t-elle après un moment de silence.

Le Canadien ne répondit pas ; mais son visage hâlé se couvrit d'une couche de couleur brique, et il s'en alla tout en murmurant :

— On ne peut pas se fier aux femmes, elles lisent nos pensées dans nos yeux !... Ce n'est pas du tout délicat de leur part !...

Lorsqu'il sonna l'heure du déjeuner, deux seuls convives se trouvèrent en présence dans la salle à manger du rancho : Panocha et Grandjean, tous les deux arrivés en même temps et d'un côté différent, avaient poussé une exclamation de surprise en s'apercevant l'un l'autre.

— Tu n'as pas été aux champs, Andrés ?

— Tu n'as donc pas accompagné ta maîtresse, Grandjean ?

— Miss Mary m'a donné mon congé !...

— La señorita m'a défendu de m'absenter aujourd'hui du rancho !...

— C'est drôle !...

— C'est bizarre !...

Le Mexicain et le Canadien se mirent à attaquer un large et énorme plat rempli jusqu'aux bords de haricots rouges et de *tasajo*, et le vidèrent en moins de dix minutes ; comme il n'y avait aucune femme à table, Panocha eut l'avantage sur Grandjean ; ce dernier avait mangé avec une rare promptitude, mais le premier avait dévoré avec fureur. Leur appétit satisfait, les deux amis se mirent à causer...

— Pourquoi l'Américaine t'a-t-elle congédié ?

— Parce que j'exigeais une augmentation de gages qui lui a paru trop forte, répondit Grand-

jean avec une précipitation qui n'excluait pas une nuance marquée d'embarras. Mais, dis-moi Andrés, la señorita Antonia ne déjeûne donc pas ce matin ?

— Elle vient de faire monter son chocolat dans sa chambre.

— Penses-tu qu'elle ira aujourd'hui à la chasse ?

— Non.

— A quelle heure descendra-t-elle au jardin ?

— Elle n'y descendra pas.

— Ah bah !... Et pourquoi ?...

— Parce qu'elle est enfermée dans son *retiro*.

— Son *retiro* !... Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Tiens ! au fait, c'est vrai ! tu ne sais pas cela, toi qui n'es jamais venu à la Ventana que de passage... C'est une singulière histoire !

— Raconte-la-moi, Panocha !

— C'est que c'est presque un secret.

— Tu causes si bien !

C'était peut-être le premier compliment qu'adressait à quelqu'un le Canadien depuis qu'il était au monde ; aussi le Mexicain y fut-il extraordinairement sensible.

— Après tout, reprit-il, tu n'es pas un voleur, toi, Grandjean. Tu ne dédaignes pas l'or des Peaux-Rouges, et tu batailles rudement dans les montagnes rocheuses ; mais tu n'as jamais fait partie de ceux que l'on appelle « les écumeurs de la prairie. » Tu n'as jamais pillé une maison ou ferme.

— En effet, ces sortes d'expéditions n'ont jamais été et ne seront jamais de mon goût, dit tranquillement le géant.

— Oh ! c'est une justice que je me plais à te rendre. Tu comprends, toi, les obligations et les devoirs qu'impose l'hospitalité à ceux qui la reçoivent.

Grandjean frappa la table d'un si violent coup de poing, que les verres furent renversés.

— Ton histoire, s'écria-t-il d'une voix rauque.

Panocha ouvrit de grands yeux et le regarda avec un étonnement mêlé d'effroi.

— Qu'as-tu donc ?

— Il y a que tu m'impaticentes avec tes lenteurs... Oui ou non, veux-tu commencer ?...

— Oui.

— Eh bien ! parle, et au fait !...

— Serais-tu bien étonné si je t'apprenais que la señorita Antonia possède des millions ?

— Oui, très étonné.

— Eh bien ! sois étonné ; elle les possède !

— Tu es fou, Panocha !

— Ecoute et juge. La mère de la señorita, cette brave vieille femme qui fut massacrée par les Apaches, était la confiance et la bonté en personne... on n'avait pas besoin de lui demander ses gages... on les prenait... c'était plus commode. Eh bien ! la mère d'Antonia n'a jamais laissé pénétrer nul de ses serviteurs dans sa chambre à coucher, où elle restait chaque jour des heures entières enfermée toute seule... Une porte d'une solidité à toute épreuve, et que les Apaches ne purent parvenir à briser lorsqu'ils envahirent le rancho, défendait l'entrée de cette pièce. Depuis la mort de sa mère, la señorita à suivi son exemple. Il ne se passe guère de semaine qu'elle ne consacre au moins une journée à ce que nous appelons, c'est-à-dire à ce que les serviteurs appellent son *retiro*. J'ai remarqué que quand la señorita sort de cette chambre mystérieuse, ses yeux sont rouges et ses traits fatigués ; il est évident qu'elle a pleuré.

— Est-ce que l'on pleure quand on a des millions ?

— Pourquoi pas ; si l'on s'est justement engagé par serment à ne point les utiliser ?

— Personne ne tiendrait à un pareil serment !

— Tu n'ignores pas que la señorita ne ressemble pas à une autre femme. Elle est capable des plus généreuses extravagances ; elle préférerait la mort à faire un mensonge ou manquer à sa parole.

— Ainsi, dit-il d'un air pensif, et dans lequel perçait comme une joie involontaire, ainsi tu es persuadé que la señorita passera toute la journée enfermée dans son *retiro* ?

— Je le jurerais.

Grandjean appuya ses coudes sur la table, sa tête entre ses deux mains ; puis d'une voix sourde, qui paraissait plutôt répondre à ses propres pensées que s'adresser à son interlocuteur :

— C'est certes une belle qualité que celle de ne jamais manquer à sa parole, dit-il, pourtant je me suis souvent demandé si quand on a pris un engagement irréfléchi ou qui soit de nature à causer de grands malheurs, il ne serait pas plus honnête de ne pas le remplir que de l'exécuter ?

Les discussions de morale ou de philosophie n'étaient que médiocrement du goût de Panocha.

— Veux-tu que nous fassions une partie de monte ! dit-il.

— Je ne joue jamais !

— Tu as tort. C'est là un véritable passe-temps d'hidalgo.

— Ainsi, répéta Grandjean, qui paraissait dominé par une idée fixe, ton opinion est que nous ne verrons la señorita Antonia qu'à l'heure du souper ?

— Ce n'est pas mon opinion, c'est ma conviction... Veux-tu tenir contre moi un pari !

Panocha n'avait pas achevé sa phrase qu'Antonia faisait son apparition dans la salle à manger. Le Mexicain poussa un cri d'étonnement ; le front de Grandjean se chargea de nuages.

La jeune fille semblait en proie à une émotion profonde ; une joie céleste, surhumaine, idéalisait son visage.

Elle laissa tomber un long et indicible regard sur le Canadien, qui courba la tête, et d'une voix pénétrante et harmonieuse :

— Je te pardonne tes intentions, Grandjean, lui dit-elle, car avant de succomber à la tentation, tu as lutté.

Se retournant alors vers Panocha qui la contemplait en extase, elle ajouta :

— Andrés, fais arranger une chambre et cours avertir la Marina qu'elle ait à préparer au plus vite un bon déjeuner ; il va nous arriver un voyageur exténué de faim et brisé de fatigue.

— Quel voyageur, Señorita ?...

— Le comte d'Ambron... ou, si tu le préfères notre ancien hôte don Luis...

Le Canadien se leva, prit son rifle, et sans demander aucune explication à la jeune fille des singulières paroles qu'elle lui avait adressées en entrant, il sortit de la salle à manger. Bientôt après, le bruit d'un cheval lancé à fond de train se fit entendre devant la porte du rancho ; c'était Grandjean qui, les traits bouleversés par la terreur, éperonnait sa monture jusqu'au sang, lui, Grandjean, et fuyait au galop, sans regarder derrière lui.

Un quart d'heure plus tard, un cavalier dont les vêtements encore imbibés de rosée laissaient supposer qu'il avait passé toute la nuit en route, mettait impétueusement pied à terre devant la ferme.

— Antonia !

— Don Luis !

Ces deux cris partis du cœur retentirent en même temps, et les deux jeunes gens se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Les quatre